

QUINZE ANS

A ma jeune amie, Mlle Amilda L....

Quinze ans ! Tu rêvais à cet âge,
Quand encore son doux mirage
Illuminait ton jeune cœur
De l'étincelle du bonheur !

Quinze ans ! Ah ! mais c'est de la vie,
Crois-moi, la meilleure partie ;
C'est l'âge de l'illusion,
Et du cœur naïf abandon.

Quinze ans ! c'est la belle jeunesse
Avec son dictame d'ivresse,
Et qui fait naître tour à tour,
La beauté, la joie et l'amour !

Quinze ans ! c'est la brillante aurore
Qu'à vingt ans l'ou voit luire encore ;
Du beau soleil de Cupidon,
C'est aussi le premier rayon !

Pour te fêter, ma jeune amie,
Il me faudrait plus d'harmonie :
Mais ce sont des fleurs de printemps
Que j'effeuille sur tes quinze ans !

Pour te fêter, ô jeune fille,
J'avais rêvé d'un beau dactyle ;
Ces vers hélas ! moins éloquentes,
N'ont pas l'ardeur de tes quinze ans !

Pour te fêter, — pauvre poète ! —
Ma lyre se fait interprète :
Mon cœur lui module ces chants
Qu'elle ose offrir à tes quinze ans !

Pour te fêter, de mes prières
Reçois les hommages sincères :
S'il plaît au Ciel encor longtemps
Nous rappellerons tes quinze ans !

Ludo.

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

Dédiée aux vénérables parents du Rév. M. l'abbé A. Thérien



ÉTAIT un rude matelot, que l'oncle Ben ! Quand je dis : rude, je veux dire : fièrement connaisseur de l'art de la navigation.

Il était Acadien, synonyme de brave entre les braves.

Et cela vous étonnera, j'en suis sûr : mais, malgré votre étonnement,

c'est ainsi, et je ne dirai que ce qui est. Or, ce qui est — ou mieux : ce qui était, vu qu'il est retourné à Dieu, auquel il croyait avec la foi vive du charbonnier, encore que cela fit sourire maints esprits forts dont le brave homme se souciait comme une carpe d'une pomme — ; ce qui était, c'est qu'il naviguait *sans boussole* depuis l'âge de raison et l'usage de la même. Il avait eu, en effet, l'insigne faveur, si rare de nos jours, de jouir des deux choses à la fois : et l'âge et l'usage de la raison.

Vous dire qu'il fût lettré, je ne le pourrais, et cela ne vous avancerait quand même à rien. Qu'était-il besoin, je vous le demande, qu'il qu'il fût lettré pour lire dans cet admirable livre ouvert par Dieu à tout homme de bonne volonté : l'Océan ? Et s'il fut lettré, en quoi cela pouvait-il lui nuire ?

C'est du Rév. M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme, de cette ville, prêtre des plus distingués, aux vastes connaissances, d'une science profonde, d'une vertu éprouvée, que je tiens ce qui va suivre ; il me

pardonna de ne pas apporter moi-même l'action, la chaleur, l'âme mise par lui dans ce qu'il raconte si bien, qu'on est tout le temps sous le charme de sa parole vibrante et pleine d'éloquence.

Les expressions un peu trop... *zouavesques* employées dans ce récit ne doivent être imputées qu'à moi, vieux zouave, plus habitué à nos casernes de Rome qu'aux salons littéraires de Paris. Cela dit, je commence.

Vers 1872, me dit ce vénéré prêtre, témoin de ce que je vais narrer, nous étions assis sur le gaillard d'avant d'un joli trois-mâts voilier, conduit par l'Oncle Ben, capitaine incontestable et incontesté de ce joli navire. Monseigneur l'évêque d'Antigonish, au milieu de nous et dans le plus complet abandon paternel, nous faisait part de ses appréhensions futures : la mer, jusqu'ici, était calme, et une douce brise, emplie des parfums de la rive, disparaissant graduellement à nos yeux, gonflait nos voiles gracieusement arrondies, jouant dans les cordages à la manière de ce qu'elle devait faire pour les harpes éoliennes, d'écolière mémoire.

Ce devait être beau — les harpes éoliennes, s'entend, — si l'on en peut juger par l'harmonie des cordages d'un trois-mâts sans boussole. La boussole eût-elle changé le ton de l'hymne naturel ? — J'ose dire que non, et ne crains nullement vos démentis : car, avez-vous entendu la brise dans les cordages d'un trois-mâts ? et avez-vous oui, parfois, les harpes éoliennes ?... Et cependant, je le répète, elles devaient être bien belles ! et bien souvent, dans mes rêveries d'enfant, j'ai cru en percevoir des échos si suaves !

Trois officiers de la marine anglaise voyageaient avec nous, rejoignant leur port d'attache. Ils n'avaient pas tardé à remarquer l'absence de l'instrument des quatre points cardinaux. On leur avait dit d'avoir foi entière au brave capitaine Ben : mais on pouvait voir, à leurs mines allongées, que cette confiance était terriblement ébranlée depuis leur découverte.

Nous avions quitté Arichat vers le soir ; le but de notre voyage était Boston, c'est-à-dire, une distance de deux cents lieues environ. Notre voilier, fin marcheur, devait nous transporter à destination en neuf ou dix jours. La vapeur en eût mis deux à peine. Mais, dites-le : quel agrément y a-t-il à ne rien voir, à n'entendre que le bruit absolument abrutissant du piston, à ne saisir que le craquement incessant de la carcasse du navire sous l'effort de l'arbre de couche de l'hélice, et, par moments, ce sourd et énervant mugissement du trop plein de vapeur s'échappant au-dessus des têtes et vous couvrant de larges gouttes d'eau, pas toujours très propres, et toujours (cela, j'ose l'affirmer), toujours intempestives ? Couper la vague comme par un bélier gigantesque lancé dans ce mur liquide : quel charme là-dedans ? — Oh ! le voilier, fin, élancé, aux flancs délicatement cintrés, gravissant péniblement la montagne d'eau, et tout à coup, d'un seul coup, s'affalant au fond du large sillon, vous donnant cette sensation du sol manquant sous vos pieds dans un sinistre cauchemar ; voilà le vrai mode de naviguer ! — Vous n'aimez point cela ; il vous faut aller vite, les beautés de la nature ne vous émeuvent aucunement, car pour vous, *time is money* !

Tant pis pour vous ! Je vous plains de tout mon cœur, et crains pour votre sociabilité : celui que les grands spectacles de la nature trouvent indifférent est bien près de n'avoir plus de cœur. — Affaire de goût, direz-vous ? — Non, non ! La nature nous a été donnée comme le plus admirable moyen de former notre croyance en Dieu, d'aimer les autres, de nous connaître nous-mêmes. L'homme est

créé pour ses semblables, chacun se doit à tous : malheur à l'égoïste !

Tout cela — allez-vous dire — tout cela pour un voilier ? — Que voulez-vous ? Je suis un peu philosophe ; dans une voile déchirée et rapiécée par l'inhabile grosse main du marin, si je vois une raison de courir une bordée contre un travers quelconque, pour moi surtout, j'oriente ma voile et me laisse entraîner. M'en voulez-vous de cela ?

Il était calme, d'un calme reposant et communicatif (c'est de l'oncle Ben que je parle). Mais la tempête venait de s'élever, et nous allions où le vent nous emportait. Comment diriger dans de pareils chaos ? — Les vents se mêlaient aux vagues : étaient-ce celles-ci qui hurlaient lamentablement à nos oreilles assourdies, ou étaient-ce ceux-là qui clapotaient en s'entrechoquant dans la membrure décharnée du bâtiment ? — Les mâts, vraiment, avaient l'air de grands arbres desséchés, tendant à l'âpre bise leur squelette dénudé. Et les vergues battaient les mâts avec ce bruit lugubre de pelletées de terre que le fossoyeur jette, insouciant, sur celui dont l'éternité vient de commencer.

Les cordages, coupant les vents et les vagues bondissant par dessus le léger navire, sifflaient comme des fouets à cent lanières maniés par une main de géant ; les mâts, courbant leurs cimes flexibles, gémissaient avec une tristesse à vous arracher des larmes ; la coque du navire, secouée par les éléments démontés, craquait avec de sinistres grincements... Dieu ! que c'était donc magnifiquement terrifiant !...

Envoyés d'un bord à l'autre par le roulis, ou jetés d'une cloison contre l'autre par le tangage, tantôt nous nous rencontrions dans des embrassements par trop expansifs, tantôt nous nous heurtions dos à dos au grand détriment de nos côtes ! Et dans ces contorsions, qui nous eussent prêté à rire en tout autre circonstance, nous haletions nos dernières prières, demandant à Sa Grandeur sa bénédiction pour le grand passage...

Mais lui, il était calme, l'Oncle Ben, d'un calme à vous donner la tentation de le battre au milieu d'un tel ahurissement ! Devinait-il nos pensées ? Son sourire indulgent avait l'air de nous narguer, et je croyais lire clairement dans ses yeux : "Pauvres gens de terre, qu'êtes-vous en regard d'un homme de mer ?"

Et la tempête et l'océan s'entrechoquaient toujours, secouant, fatiguant, martelant le joli voilier.

Si le vent venait à tourner, comme c'était fort probable, nous étions brisés à la côte !

Monseigneur, dès les premières vagues, avait ressenti ces tiraillements étranges, ces contractions des muscles de l'estomac, précurseurs du mal atteignant tous ceux qui n'ont jamais navigué, et parfois même les vrais marins. Sa Grandeur avait dit n'avoir jamais éprouvé la moindre envie du mal de mer ; aussi, s'efforçait-elle de nous cacher le malaise grandissant. Mais allez donc empêcher la pâleur de vous couvrir le visage ; essayez donc de retenir ce... flot montant, montant, jusqu'à ce que — et c'est rapide ! — vous soyez vaincu !

Les officiers de la marine anglaise avaient, dès le commencement, considéré tout ce qui se passait à bord.

— Larguez les voiles ! crie l'Oncle Ben.

C'était folie ! Donner de la toile par une tempête semblable ? Où donc avait-il l'esprit, ce vieux nigaud de capitaine ? Avec mille peines, les matelots parviennent à exécuter l'ordre de leur chef. On voit qu'ils l'aiment. Vingt fois, nous les croyons emportés par le vent, balayés par les paquets de mer. Pas un ne manque ! Sous sa charge de voiles, le trois-mâts a voulu tourner sur lui-même ; un